

**suite d'ÉVASION DE BESSON**

Après un quart d'heure d'attente, Billard et Besson, carte Michelin dépliée, se concertent pour trouver un autre itinéraire. La meilleure solution pour « couper la dangereuse N.7. », estiment-ils, est de revenir sur St-Clément et de « prendre la D. 13 jusqu'au carrefour de Pont-Tarret ; puis à Sarcey, par la D 67, traverser la 7 au lieu-dit de « la Croisette » pour se diriger vers St-Romain-de-Popey, puis Montrottier et St-Laurent-de-Chamousset. Or à ce « carrefour tragique » de la Croisette, le véhicule est arrêté par deux soldats allemands.

Dans les archives Besson consultables au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, 14 avenue Berthelot à Lyon, on trouve une photo de « la maison située au carrefour de la « Croisette ». Besson a noté en dessous : « Maison qui nous a caché les 2 autos mitrailleuses et devant laquelle nous sommes restés mains levés 1h1/2 durant, de 5h1/2 à 7h du soir. » Il s'est longtemps demandé pourquoi au bout de la longue ligne droite qui conduit au carrefour, ils n'ont pas vu « les deux sentinelles allemandes qui barraient la route ». Ils ne virent pas non plus les « deux automitrailleuses à quatre canons pivotants » qui étaient dissimulées à leur vue par une « haie bordant la Nationale et surtout par une longue maison avec hangar implantée juste à droite du carrefour. »

**« TERRORISTES ! ... KAPUTT ! »**

Stoppés par les sentinelles, les cinq hommes sont descendus de voiture, la voiture fouillée. « Deux à trois minutes qui paraissent interminables... Les pouls s'accroissent, cognent très fort aux tempes, » jusqu'au moment où un S.S. brandit « le colt américain pendu à sa corde de parachute », hurlant : « Terroristes ... Terroristes ! ... » « On est foutus ! » murmura Etienne entre ses dents. C'était pourtant pas sans avoir pris toutes les précautions.

Avant le départ, Etienne Billard avait demandé à chacun de sortir des sacs ce qu'il pouvait y avoir de compromettant pour le dissimuler avec soin. Pascal sortit deux revolvers : « un gros colt américain 12 mm et son petit 6/35 personnel. Le colt avait en guise de baudrier une corde de parachute passée dans l'anneau et nouée, comme c'était l'usage au maquis. » « C'est Etienne, précise Besson, qui se chargea de dissimuler les deux armes en les glissant sous les sièges dans les rainures du

chassis. »

Les hommes sont ensuite alignés, mains en l'air, pour être fouillés, « sans ménagement ». Bertrand espère amadouer ses geôliers en leur montrant une carte d'adhérent du P.P.F. de Doriot, qu'on lui avait donnée, déclarant : « Moi, pas terroriste ! moi, milicien ! » En guise de réponse, le chef lui assène « un foudroyant coup de poing entre les yeux qui l'expédie « dans les pommes », ses lunettes volant en éclats, son portefeuille tombé étant récupéré par le S.S. criant : « Tebout ! » et lui « octroyant un terrible coup de pied dans les reins. » Ensuite, c'est la fouille méthodique des vêtements.

**ÉCHAPPER A LA TORTURE**

Un S.S. -Besson a remarqué son insigne- sort alors de la poche arrière de Bertrand le bout de papier des effectifs du maquis, ce qui réjouit l'adjudant. Effondré, Besson pressent qu'il sera interrogé, certainement torturé et amené peut-être « à vendre les copains ». Dès cet instant, il est déterminé à tenter le tout pour le tout pour échapper à la torture. « A voix basse, je fais part de ma détermination à Etienne qui se trouve à mes côtés. « Fais pas le con » me murmure-t-il d'un ton farouche. » Les S.S. firent vite comprendre à leurs prisonniers qu'ils seraient passés par les armes : « Tous terroristes ! pan, pan, pan ! Kaputt !... »

« Mais au fait ! », s'interrogea par la suite Joseph Besson, « pourquoi ce carrefour était-il gardé ? pourquoi cette automitrailleuse en pleine campagne ? pourquoi ces trois civils français dont je n'ai pas encore parlé mais qui sont là parmi les soldats ? »

La N 7 entre Roanne et L'Arbresle traverse Neaux, St-Symphorien-de-Lay, le col du Pin-Bouchain, Tarare, Pontcharra-sur-Turdine, le carrefour de la Croisette (N. 7 / d. 67) et Bully.

En août 1944, -nous nous référons au Dictionnaire « Le Maitron », « Neaux (Loire) 18 août 1944 »- les troupes allemandes préparent leur départ. Le repli devra s'effectuer d'abord sur Lyon. Ainsi en est-il des unités importantes de Roanne : 5 000 hommes. Ces opérations devaient être gênées par les groupes de résistants. Ceux de Roanne apprennent que les deux importantes usines franco-allemandes « France-Rayonne et « Rhein-Metall » doivent se rapatrier le 18 août à 6 heures avec du matériel et les ingénieurs et techniciens allemands. « Sans escorte particulière sinon des hommes armés individuellement ».

L'adjoint du commandant de l'Armée secrète de la Loire, René Gentgen, ordonne aux maquis de St-Georges-de-Barolle et de St-Germain-Laval, fort d'une soixantaine d'hommes de tendre une embuscade vers Neaux. Or, vers 8h 50, le convoi n'était toujours pas en vue. On se prépare même à décrocher quand survient venant dans l'autre sens, -donc de Tarare- une importante colonne militaire allemande de 160 soldats. Malgré les ordres de ne pas se manifester, un coup de fusil partit des rangs des résistants. Un combat inégal s'engagea, « laissant sur le terrain une dizaine de soldats ennemis et quinze résistants ».

La garnison allemande de Roanne prévenue envoie alors des automitrailleuses et des fantassins pour sécuriser la N 7 jusqu'à L'Arbresle. Au retour, une de leurs automitrailleuses tomba en panne, à cent mètres environ au-dessus du carrefour de la Croisette. « En essayant de la remettre en route et de la faire redémarrer en marche arrière, l'auto vint s'immobiliser devant la grande maison, à quelques mètres du carrefour fatidique. Ce n'est qu'alors que ce carrefour fut gardé dans l'attente du fourgon dépanneur, par une trentaine de soldats armés jusqu'aux dents et postés devant la maison. » Bertrand apprit ces faits de la bouche d'un dénommé Raquin.

**TÉMOINS DE L'ARRESTATION**

A Neaux, rapporte Besson, les dépanneurs allemands venant de Roanne avec une automitrailleuse et une camionnette avec une remorque plate tombèrent sur trois habitants du village voisin de l'Hôpital-sur-Reins, venus se rendre compte de l'état des combats du matin. Parmi eux, Raquin, un garagiste. Ils les embarquent dans leur fourgon sans les interroger, surveillés par deux allemands installés sur la remorque.

A 4 heures, ils arrivent à destination au carrefour de la Croisette. Ils font descendre les trois hommes, les interrogent et les fouillent. Comme ils ont chacun « une carte de garde voie et communication, munie de leur photo et oblitérée du cachet à croix gammée de la Kommandantur », ils sont en règle et « libres de repartir ». « Mais, comme ils sont fort loin de leur village, ils demandent d'attendre la fin du dépannage et de s'en retourner avec le convoi. Ce qui leur est accordé. » Ils seront donc les témoins de l'arrestation de Billard et de ses compagnons.

suite page 3